

Bains sacrés dans le Gange

Gilles Bibeau

Number 797, July–August 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88430ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bibeau, G. (2018). Bains sacrés dans le Gange. *Relations*, (797), 32–33.



BAINS SACRÉS DANS LE GANGE

À Rishikesh, en Inde, des milliers de pèlerins affluent pour accomplir des rituels immémoriaux.
Méditations sur le bord du Gange.

Gilles Bibeau

L'auteur est professeur émérite au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal

Juin 2017. Le soleil s'est levé depuis une heure. À cette heure matinale, je marche au milieu de milliers d'autres personnes dont la plupart se sont levées tôt pour pouvoir se baigner dans le Gange. Je me laisse pénétrer, au milieu de cette foule, par la proximité des eaux rapides de *Ma Ganga* –le fleuve qui est la «Mère de l'Inde»–, par le rythme de ces étonnantes cérémonies pratiquées au lever du jour, par les parfums subtils mélangés à l'odeur des ordures, par les couleurs vives des saris des femmes et par les sons feutrés des voix qu'un bruit de cloches ou de conches vient parfois recouvrir. Tout ce chatolement ramène, d'une manière paradoxale, au cœur même de l'être à travers un mouvement d'épuration qui dépouille le dehors de son trop plein de concrétude et qu'il transforme en un étrange mouvement en direction de l'intériorité. Voilà un mystérieux renversement opéré par ce passage du dehors vers le dedans. Sans doute les pèlerins qui se baignent dans le Gange ressentent-ils, encore bien mieux que moi et tout autrement, ce retournement.

On peut trouver le calme et la tranquillité intérieure au milieu de la foule parfois bruyante, surtout lorsqu'elle se précipite vers les *ghâts* –ces berges recouvertes de marches qui donnent accès au fleuve– pour accomplir les trois plongées rituelles de la tête. Les eaux du Gange ont monté ces derniers jours, à la suite des premières pluies annonciatrices de la mousson qui ne tardera plus. De puissants courants font tourbillonner l'eau contre les rochers et les baigneurs sont prudents: les mères restent tout proche de la rive avec les jeunes enfants, mais les adolescents se montrent plus audacieux en osant avancer vers le large. Personne ne semble se soucier du fait que sacs de plastique, détritiques et objets en tous genres descendent au fil du courant. Étrange paradoxe qu'un tel niveau de pollution n'enlève en rien le caractère «sacré» de cette eau pourtant souillée. Est-ce parce qu'elle est sortie du chignon de longs cheveux tressés du dieu Shiva lui-même? Sans doute. La fleur de lotus –le symbole de l'éminent dieu Brahma, né des eaux primordiales– ne naît-elle pas, elle-même, des eaux marécageuses?

Les croyants et les croyantes qui se baignent dans cette eau issue de la chevelure de Shiva semblent se laisser envahir –pénétrer même– par le colossal pouvoir transformateur de *Ma Ganga*. Depuis les glaciers des sommets de l'Himalaya à Gaumukh –le «museau de la vache»–, où il prend sa source, le fleuve a creusé son chemin dans le roc le plus dur avant de dévaler vers la grande plaine à laquelle il apporte la vie, la

fertilité et un renouvellement sans fin pour tous les vivants –plantes, animaux et êtres humains. Ces milliers de pèlerins qui rapporteront l'eau de *Ma Ganga* dans leurs gourdes s'inclinent avec respect devant l'incroyable puissance de la nature, celle des montagnes qui furent, et sont encore, le lieu où habitent les dieux –là même où le ciel et la terre se rencontrent– et celle aussi d'un fleuve –un des plus grands du monde– qui irrigue tout un sous-continent, à la manière même dont le sang circule dans les veines des êtres humains. Ainsi, croyants et croyantes de l'Inde du XXI^e siècle posent les mêmes gestes que des millions d'autres humains ont posés avant eux, dans tous les lieux de la Terre. Sans doute le font-ils dans le but de se relier aux grandes forces cosmologiques, de s'en approprier une part de puissance ou tout au moins de se les rendre favorables. À travers ces gestes antiques qui sont encore significatifs aujourd'hui, des hommes et des femmes se connectent avec les forces de la nature-mère qui donne et soutient la vie.

La «religion» est ici exprimée dans un ensemble de gestes, de pratiques impliquant avant tout des corps. Pas un seul qui existerait dans la solitude de son expérience singulière, mais à travers des milliers de corps.

À la joie que je lis sur les visages des pèlerins sortant du bain sacré, je devine que ces hommes et ces femmes n'emportent pas seulement, au fond d'eux-mêmes, une vitalité physique dont le Gange est le symbole, mais qu'ils sont aussi venus ici pour relancer leur foi dans l'existence d'un ordre du monde –le *dharmā*– et l'assurance de sa bonne marche. Leur représentation du monde, de la vie et du temps a sans doute à voir avec l'image de Shiva, le dieu dansant au milieu des flammes qui maintient le monde à travers un processus continu de destruction et de régénération. Dans ce vaste réseau où les dieux et les humains, la nature et la société s'interpénètrent, une loi fondamentale impose un ordre aussi bien au cosmos qu'aux êtres humains. Chaque homme, chaque femme doit pouvoir y trouver sa place –toujours unique et singulière– qui est celle que le *karma* lui a donnée en héritage. Le fragile équilibre d'un monde tantôt harmonieux, tantôt risquant la destruction, se maintient à travers la fidélité aux pratiques rituelles qui ont imprégné, dès l'enfance, l'esprit des croyants et qui se sont inscrites en quelque sorte dans les corps eux-mêmes.

La «religion», en effet, est ici exprimée dans un ensemble de gestes, de pratiques et d'actions impliquant avant tout des





Bains sacrés dans le Gange, à Haridwar, l'une des sept villes sacrées de l'hindouisme. Photo: Flickr / Deep Goswami

corps. Pas un seul qui existerait dans la solitude de son expérience singulière, mais à travers des milliers de corps qui sont comme pris dans un même ensemble méta-corporel. Rien n'illustre mieux ce phénomène, me semble-t-il, que les bains de purification au cours desquels hommes, femmes et enfants se côtoient sans pudeur, contrairement aux habitudes de distance imposées par de stricts interdits dans les autres activités de la vie quotidienne. À Rishikesh et à Haridwar –les villes sacrées situées là où le Gange rejoint la plaine–, ces bains se déroulent dans une ambiance bon enfant, néanmoins toujours empreinte de religiosité sans pour autant revêtir le caractère tragique qu'on trouve à Varanasi (anciennement Benarès), là où la mort, à travers les rituels de crémation, impose massivement sa présence.

On assiste à une extraordinaire créativité de l'hindouisme populaire dans l'exubérance et la joie. Ici, aucun magistère ne veille pour s'assurer que les pratiques rituelles s'accrochent bien au système de croyances. Ces bains dans *Ma Ganga* n'en constituent pas moins un des lieux fondamentaux où des croyants et des croyantes font l'expérience de la rencontre avec le divin et avec la force de vie dont celui-ci est porteur. En dépit des souffrances communes, chaque femme, chaque homme –quelle que soit sa caste, quel que soit son statut social– sait que l'état de pureté est une condition essentielle à remplir si l'on veut pouvoir sortir du cycle des renaissances et atteindre la délivrance –*moksha*. Les pèlerins contribuent aussi à travers leurs pratiques de purification dans l'eau du Gange à renforcer l'harmonie même de l'ordre du monde, ce qu'ils font en s'inscrivant dans un univers de sens qui leur permettra de

faire face, une fois revenus chez eux, à l'adversité et aux duretés de la vie quotidienne. Cette religion populaire est vécue, peu intellectualisée et conceptualisée, dérivant en quelque sorte de la complexité du système théologique hindou. Nous ne nous trouvons pas ici dans l'univers de la grande pensée philosophique et spirituelle hindoue telle qu'elle s'exprime dans les textes mythologiques et sacrés –les Vedas, les Upanishad et les Puranas qui sont lus, analysés et interprétés par une catégorie de savants qu'on peut apparenter aux théologiens dans le christianisme.

La forte majorité de ces pèlerins –pour la plupart, des paysans peu scolarisés venus des villages de la plaine gangétique– vivent dans un monde encore fortement imprégné des croyances centrales de l'hindouisme. À chaque festival et chaque fête religieuse, ils sentent le besoin de se relancer sur les routes à la quête d'une ré-articulation de la loi fondamentale présidant à l'ordre du monde, une loi intériorisée à laquelle ils essaient d'ajuster leur existence. Leurs pratiques de piété peuvent apparaître déroutantes; elles le sont si on les regarde purement du dehors, en les extrayant du système de sens dans lequel elles prennent place.

Cette voie de l'adoration (*bhakti*) comme celle de la maîtrise du savoir savant (*jnana*) et celle, difficile, de l'ascétisme et de la renonciation (*sanyasi*) reposent toutes sur le même socle philosophique, religieux et spirituel sans que l'on puisse affirmer la supériorité de l'une sur les autres. Ce sont là dans l'hindouisme autant de chemins qu'une personne peut suivre dans sa quête de libération. ☺